

LA LIBYE ET SES HABITANS,

PAR LE GÉNÉRAL MINUTOLI.

La partie nord-est de la Libye que j'ai parcourue est traversée par des chaînes de montagnes basses et des plateaux qui vont, par des ramifications nombreuses, se perdre vers la Méditerranée. Cette contrée est séparée de la vallée du Nil par un large dos de rochers calcaires nus, à surface ondulée, qui se prolonge au nord vers la mer; la côte, à l'ouest d'Alexandrie jusqu'au-dessus de Kasser-Chama, et probablement plus loin encore, est rocailleuse; car le petit nombre de dunes que l'on rencontre ont des rochers pour base. Le long de la limite orientale de la Libye s'étend, du sud au nord, la vallée de natron, et, plus à l'ouest, le Bahr-belé-mâ ou mer sans eau, long enfoncement sablonneux qui est parallèle à cette vallée, et n'en est séparé que par un dos insignifiant. De là court, de l'est à l'ouest, jusqu'à El-Gara, éloigné de sept journées de route, une chaîne de montagnes haute de 200 à 300 pieds et large d'environ un mille, dont la pente est escarpée au sud. De cette chaîne partent diverses branches

qui s'avancent vers la Méditerranée en se ramifiant et s'abaissant, ou s'y terminant par des pentes roides.

La chaîne principale qui se dirige de l'est à l'ouest est composée de couches horizontales de calcaire primitif mêlé de grès de différens degrés de dureté et de blancheur, entre lesquelles on trouve des couches concentriques de gros silex qui forment comme le noyau de cette longue chaîne. La décomposition de cette roche est prodigieusement hâtée par l'effet de l'air salin qui la ronge, la fend, et la résout pour ainsi dire en torrens sablonneux. Les ramifications de la chaîne consistent, au contraire, en grès, dans lequel l'observateur remarque une transition qui lui fait douter si le sable qu'il voit a été produit par la décomposition des roches, ou bien s'il ne passe pas encore graduellement à l'état de pierre. Je rencontrai des conglomérats qui étoient moitié pierre et moitié sable, et le docteur Ehrenberg me montra un morceau d'argile de la dureté du porphyre, et dans laquelle une coquille de limaçon ordinaire étoit renfermée, circonstance qui met hors de doute la permanence de l'action qui forme cette roche.

Le caractère général du désert de Libye est l'uniformité : on ne voit que des surfaces horizontales dont les élévations et les enfoncemens relatifs sont peu considérables. Sa superficie n'offre

que des cailloux d'argile et des masses de sel disposées en couches ramassées ou roulées les unes sur les autres ; dans les pays où ces substances ne se trouvent pas, on n'aperçoit que la roche calcaire ou le grès absolument nus. Le long de la côte, et à une certaine distance dans l'intérieur, c'est-à-dire jusque dans le canton où vraisemblablement le lac Maréotis s'étendoit autrefois, on rencontre des bancs de coquilles, tandis que le reste du terrain est imprégné de chaux et d'argile. Cette chaux paroît devoir son origine à des débris de coquillages, qui, brisés et décomposés, sont en quelque sorte retournés à leur élément. L'argile a été enlevée de la roche par l'action des eaux, et dans l'intérieur, du côté de Siouah, remplit fréquemment les enfoncemens de la surface, comme un mortier revêtu d'un enduit lisse, brûlé et séché par le soleil.

Sur la coupe orientale du terrain je trouvai, indépendamment des fragmens de grès, des pyrites martiales, et, sur la côte maritime, quelquefois du sable fin et blanc. Depuis Bir-la-Rabbia, au contraire, presque toute la surface du terrain est couverte de petites pyrites martiales noires que je fus d'abord tenté de prendre pour du crotin de mouton ou pour une graine quelconque. Dans les oasis et le long des chaînes calcaires, je trouvai beaucoup de sel, des efflorescences de natron, des couches d'argile et de sable sur les roches.

Le natron se montre dans les plaines en masses détachées ou cristallisé comme le sel ordinaire ; en quelques endroits, il soulève le sol à tel point, que l'on croit marcher sur un champ labouré. Sur cette pente méridionale le sable est, au contraire, mêlé de coquilles pétrifiées et bien conservées, et l'on rencontre fréquemment des pétrifications de diverses sortes enlevées des roches calcaires par les pluies et disséminées sur la terre. Le long de toute cette chaîne de rochers, notamment dans l'enfoncement de Mogara et dans le Bahr-melà-mà qui lui est joint, on trouve du bois pétrifié, soit épars, soit disposé en couches. Combien de milliers d'années n'ont pas dû s'écouler pour que cette pétrification s'opérât ! La sagacité hardie des naturalistes le décidera peut-être ; mais que diront-ils, lorsque je leur assurerai que j'ai vu de gros troncs de ce bois pétrifié, dont l'enveloppe extérieure se décomposoit de nouveau ?

J'ai trouvé presque partout le sable du désert solide et dur comme celui des allées d'un jardin ; ses parties sont liées par des particules argileuses et salines ou par des pyrites ; de sorte que la plupart des séparations de terrain que je traversai ressembloient presque à des digues faites de main d'homme. Dans l'oasis d'Ammon, dans l'El-Gara, notamment dans quelques défilés des collines calcaires, dans le Bahir-belà-mà et dans la vallée des

lacs de patron, le sable sembloit être mobile; et, dans certains endroits, ramassé en tas onduleux; toutefois, il étoit passablement solide. L'armée de Cambyse et la caravane de 2,000 hommes qui furent, dit-on, engloutis (ce dernier accident est de 1805), périrent peut-être victimes du chamsin ou de la soif; ensuite le sable recouvrit les cadavres, ainsi que cela pourroit arriver, dans un espace de temps bien plus court, dans les pays sablonneux du nord. Dans mes nombreux bivouacs au milieu des sables, j'ai vu, durant les tempêtes les plus violentes, que le vent n'amasoit qu'une quantité peu considérable de sable. M. Costaz a publié une analyse détaillée des sables du désert dans les *Mémoires sur l'Égypte* (T. II, p. 264).

A l'exception des oasis, il n'y a nulle part de l'eau courante. Les sources isolées et les nombreuses citernes dans lesquelles l'eau de pluie se réunit ne fournissent souvent aux Bédouins et aux voyageurs qu'une chétive provision. Voilà pourquoi plusieurs cantons du désert sont, à cause du manque absolu d'eau, fréquemment dépourvus de toute végétation, et entièrement inhabitables; voilà pourquoi j'éprouvai de la surprise de trouver en plusieurs endroits une quantité de plantes que je ne m'attendois pas à y voir, à cause des vents brûlans qui flétrissent tout, et de la nature du sol. Le long de la mer, j'observai le *lichen pri-*

nastri, principalement sur le *lycium barbarum*, des lis et des renoncules; mais l'année étant déjà avancée, celles-ci portoient déjà leurs graines. Je remarquai encore des asperges dont les unes étoient épineuses, le *Reaumuria vermicularis*, des ombellifères; l'*echium Rauwolfii* et une autre espèce nouvelle de viperine; des kalis, notamment le *Salsola tragus*, un *eryngium* très-rapproché du *maritimum*, un *marrubium*, une espèce de rue et d'autres plantes. J'ajouterai une observation, c'est que les mêmes plantes qui chez nous sont herbacées et ont une tige molle, sont des arbrisseaux et ont une tige boiseuse en Libye.

Plus avant, dans l'intérieur, à l'exception des oasis, les végétaux deviennent plus rares; cependant, le long de la chaîne des montagnes, jusqu'aux lacs de natron, j'ai rencontré, indépendamment des palmiers, le *mimosa nilotica* en grande quantité; le gommier, l'*Hedysarum Alhagi*, et dans les lieux marécageux beaucoup de joncs, de roseaux et de graminées, notamment le *poa multiflora*. Presque partout nos chameaux trouvoient suffisamment à se nourrir; seulement, entre Ouadi-Bir-la-Rabbia et Siouah, ils furent obligés de passer deux jours sans manger; en allant aux lacs de natron, et de là à Terraneh, on leur donna quelquefois des dattes.

La chaleur en Libye est toujours très-grande durant le jour. Un très-bon thermomètre de Réau-

mar marquait généralement 24 à 32 degrés, vers deux heures après midi ; la comparaison de plusieurs observations donna 26 degrés pour terme moyen de la température ordinaire. Le 24 novembre, j'observai encore 24 degrés. En revanche, le froid, ou plutôt le refroidissement de l'atmosphère, pendant la nuit, est très-sensible, puisque le thermomètre baisse ordinairement à 14 et à 12 degrés.

Malheureusement nous n'avions pas de baromètre ; celui des naturalistes avait été cassé dans une excursion précédente. Les jours étoient secs, les nuits humides ; une petite rosée ranimoit la végétation ; c'est à la sécheresse continue qu'il faut attribuer le peu de développement et le caractère arborescent des plantes du désert de Libye.

Le vent souffloit de l'ouest, de l'est et du sud ; le premier étoit humide et rassembloit quelques nuages ; une seule fois il amena de la pluie. Le vent d'est étoit comparativement frais ; le vent du sud étoit d'une chaleur accablante, ordinairement il devenoit un véritable chamsin. Les colonnes d'air qu'exhale continuellement le sol brûlant, empêchent les vapeurs de se condenser, et chassent tous les nuages près de se former, qui promettent de la pluie à la terre altérée ; elle ne tombe abondamment que dans les véritables mois d'hiver : alors elle remplit les citernes et ranime la terre.

Je rencontraï dans le désert un assez grand nombre de gazelles; on dit qu'il y en a treize espèces : leur allure gracieuse, leur course rapide divertissent le voyageur. Leur chair savoureuse leur attire les poursuites du chasseur, mais il est difficile de s'en approcher à portée de fusil. Leur train de devant étant le plus court, elles vont plus vite en montant qu'en descendant. D'ailleurs elles ressemblent à nos chevreuils, mais sont plus sveltes; elles ont des cornes longues d'un pied et recourbées à leur extrémités; elles sont généralement de couleur fauve, ont le ventre blanc et une bande noire de chaque côté. Leurs oreilles sont longues, très-ouvertes, et terminées en pointes; leurs grands yeux noirs sont très-vifs, et garnis de larmiers en dessous; leur queue courte est terminée par des poils noirs assez longs. Il est très-divertissant de les voir courir, surtout lorsque, s'élançant, elles sautent ayant les quatre jambes en l'air. Elles s'appriivoisent aisément, et deviennent aussi traitables que les animaux domestiques; seulement leur avidité, et leur glotonnerie qui les fait promptement périr, et la fragilité de leurs jambes, les rendent difficiles à conserver.

Le long de la côte, nous avons trouvé beaucoup de mammifères rongeurs, notamment la gerboise, le hamster, et plusieurs espèces de rats et de souris. Il y a aussi des loups et des hyènes. Je ne vis aucun des premiers, je n'aperçus les se-

condes que dans le Bir-la-Rabbia ; les loups sont également très-communs dans les oasis de Siouah et d'El-Gara. Le lièvre de Libye est plus petit que celui d'Europe ; sa couleur est grise-blanchâtre ; j'en ai mangé plusieurs, et j'ai trouvé que le voyageur suédois Hasselquis avoit eu raison de dire que le goût en est fade ; il falloit les épicer fortement.

La partie septentrionale du désert ne manque pas non plus de volatiles ; nous y vîmes des vautours, des faucons, des chouettes, des pigeons sauvages, des perdrix, des alouettes et d'autres petits oiseaux. Il y avoit surtout beaucoup de koubara, espèce d'outarde plus petite que celle d'Europe ; nous en mangions souvent, parce que le faucon du Magrebin, notre compagnon, étoit très-bien dressé à les prendre.

Je ne rencontrai pas de gros serpens, et en général bien moins que je ne m'y attendois ; les caméléons et d'autres lézards de diverses espèces étoient très-communs. Les tortues de terre et les arachnides sont également indigènes de la Libye. Souvent le matin, en nous levant, nous apercevions des scorpions sous nos nattes ; ils étoient assez fréquemment de la longueur d'un demi-doigt. Leur piqure est très-douloureuse, et quelquefois mortelle, moins par le venin qui se répand dans la plaie que par la fièvre ardente qui survient bientôt. Un remède facile à employer, quand

on n'en a pas d'autre sous la main , est d'allumer de la poudre à tirer sur la plaie récente et scari-
fiée. Nos naturalistes découvrirent plusieurs genres et espèces d'araignées , de coléoptères , de mouches , de coquillages , en un mot , d'insectes et de vers que l'on ne connoissoit pas encore.

Le désert intérieur est beaucoup plus pauvre en animaux de toutes les sortes. Je vis des autruches en troupes de douze à quinze à la fois ; elles nous laissoient approcher jusqu'à un quart de lieue de distance , puis s'enfuyoient avec une promptitude extrême ; de loin , elles me paroisoient très-grosses. Leur chasse est très-profitable et une occupation favorite des principaux Arabes. Une peau d'autruche bien garnie de plumes se vend ordinairement quatorze piastres fortes au Caire ou à Alexandrie. Le cheikh qui m'accompagnoit , et surtout son beau-frère , étoient d'ardens chasseurs d'autruches. Voici ce qu'ils me racontèrent de la meilleure manière de prendre ces oiseaux :

On se réunit en troupes ; on emmène des chevaux et des chameaux ; on emporte des outres pleines d'eau et des vivres pour deux mois ; ensuite on traverse le désert dans toutes les directions : si l'on rencontre une troupe d'autruches , on se garde bien de les effaroucher en s'en approchant brusquement ; mais on remarque quelles routes elles suivent pour gagner les lieux où elles

mangent et boivent, et où elles retournent ordinairement le matin et le soir. Quand on a découvert ces endroits, on y construit, avec des branchages ou des planches légères que l'on a apportées, des huttes derrière lesquelles les chasseurs se tiennent cachés. Quand les autruches reviennent, tous les chasseurs font à la fois feu sur elles à un signal donné, et tâchent d'en blesser le plus qu'il est possible; ensuite commence la poursuite au grand galop, mais seulement de celles qui ont été frappées; le cavalier, monté sur le cheval le plus agile, essaieroit inutilement d'atteindre une autruche intacte. Dans une de ces expéditions, qui dura neuf semaines, le cheikh, avec son père et son beau-frère, tuèrent une quarantaine d'autruches qu'ils vendirent 1,400 piastres fortes au Caire.

Dans le voisinage des lacs de natron, il y a beaucoup d'antilopes nommées *vaches sauvages*; elles sont rousses ou blanches; leurs cornes sont longues et pointues; on dit que leur chair est très-savoureuse; elles sont extrêmement farouches et promptes à la course. J'en rencontrai plusieurs troupeaux; mais on essaya toujours inutilement de les attraper. Dans le voisinage des eaux potables, on reconnut souvent leurs traces avec celles des gazelles, encore plus agiles qu'elles.

Toute la partie du désert de Libye que j'ai par-

course est habitée par des fellah ou laboureurs, des tribus régulières, des Bédouins et des Arabes errant isolément.

Les fellah ont des demeures fixes dans le voisinage des puits et des citernes; ils cultivent la terre et élèvent du bétail; ils passent pour nonchalans, serviles et paresseux; ils sont robustes, et remuent avec facilité des fardeaux très-lourds; quand ils travaillent, ils chantent pour s'exciter mutuellement à la besogne. Ce sont presque toujours des musulmans fanatiques: la misère dans laquelle ils sont plongés provient peut-être autant de l'oppression exercée par un gouvernement avide, que de leur paresse et de leur indifférence naturelles. S'ils avoient la perspective de jouir tranquillement du fruit de leurs peines, le terrain qu'ils cultivent pourroit souvent leur rapporter de riches moissons. Quoique réduits à une pauvreté extrême, ils sont, comme tous les Arabes, très-hospitaliers.

Les Bédouins n'habitent jamais des maisons; ils n'ont que des tentes mobiles; ils ne s'occupent pas exclusivement d'élever du bétail; quelques tribus se chargent de transporter du natron, d'autres du charbon, d'autres enfin conduisent des caravanes. Leurs mœurs forment un contraste frappant avec celles des fellah, qu'ils méprisent. Le Bédouin, pénétré du sentiment de son indépendance, est arrogant et fier, mais

dans la même proportion , rampant et soumis devant quelqu'un plus fort que lui. Sobre et hospitalier, il partage ses provisions avec l'étranger qui s'adresse à lui, sans s'informer quelles sont sa croyance et sa nation : le plus pauvre prend place à la table du riche sans craindre d'être renvoyé ; il demande aussi, emporte même sans cérémonie ce dont il a besoin, et va jusqu'à employer la violence pour exercer l'hospitalité ; car, ainsi que je l'ai souvent vu, il s'empare, par le droit du plus fort, du grain et du bétail d'autrui. L'usage patriarcal de sceller toutes les conventions ; en mangeant ensemble du pain et du sel, existe encore ; mais le Bédouin ne regarde aucun serment comme obligatoire aussitôt que la crainte ou l'intérêt l'excitent à l'enfreindre ; il se met constamment du côté du plus fort ou du parti vainqueur ; quiconque s'étant lié à lui, cesse d'être plus puissant que lui, est perdu. Son penchant à la gaité est surprenant ; mais ce sont les maux d'autrui, les tromperies, les méchancetés, les sarcasmes amers qui le portent à la joie. De même que les enfans, les Bédouins s'envient mutuellement le plus mince avantage, et sont continuellement en dispute entre eux. Leur vengeance est implacable et altérée de sang ; ils trouvent méprisable d'épargner un ennemi vaincu, partout où ils peuvent faire valoir leur prépondérance, ils sont insupportables. La simplicité de leurs mœurs ne les em-

pêche pas d'être extrêmement dissolu. Les maladies siphylitiques sont très-communes parmi eux, et les penchans contre nature les dominent.

Ce que je viens de dire s'applique à toutes les tribus de Bédouins que j'ai connues; peut-être des tribus, vivant dans d'autres cantons ou des individus isolés, offriraient des exceptions; du reste, leurs usages sont toujours les mêmes. Ils se servent de moulins à bras pour moudre le grain; ils font cuire leur pain sur des pierres rougies au feu; souvent ils ne mangent que des dattes, se nourrissent rarement de viande, boivent de l'eau modérément et du lait de chameau pour se rafraichir quand ils en peuvent avoir. Le mets le plus distingué dont ils régalent un hôte qu'ils chérissent ou qu'ils respectent est un mouton rôti qui est servi tout entier, à l'exception de la tête, et dont on déchire les morceaux avec les doigts. Ils déterminent les heures du jour par la longueur de l'ombre, celles de la nuit par le lever et le coucher des étoiles; ils ne connaissent d'autres maladies que la variole et les maux vénériens, dont ils abandonnent ordinairement la guérison à la nature; quelquefois ils appliquent le fer rouge; c'est pourquoi on voit souvent des Arabes avec des cicatrices de brûlure sur les bras; mais ils mettent principalement leur confiance dans les amulettes qu'ils suspendent

autour de leur corps. Ils traitent aussi légèrement les blessures d'armes à feu, de sabre ou de lances; cependant ils frottent parfois celles-ci avec de l'huile ou du beurré; et, quand la suppuration paroît nécessaire, ils la produisent en plaçant une petite pierre dans la plaie.

La troisième classe des habitans du désert, celle des Arabes errant isolément, n'a ni lieux de campement déterminés, ni un lieu ferme qui l'unisse. Ces Arabes errent à l'aventure avec leurs troupeaux, les font paître où ils trouvent des pâturages, quelquefois cultivent un morceau de terre, ou bien vivent de vol et de pillage. J'en ai connu quelques-uns, mais je n'ai pas eu le temps de les observer avec attention; cependant j'ai eu des motifs suffisans de croire qu'ils ne valent pas mieux que les Bédouins.

Voici le nom des tribus régulières qui vivent dans la partie du désert de Libye que j'ai parcourue, et le nombre probable de leurs guerriers; il n'est pas ici question des habitans des oasis de Siouah et d'El-Garba.

1.	La tribu Anady	compte eniv.	500 caval.	et 800 fant.
2.	Djimheat	250 500
3.	Velled-Aly	100 5,000
4.	Iouabis	200 400
5.	Samelous	150 600
6.	Araby	500 400
7.	Fouet	500 600

8.	La tribu Barassy compte env. 200 caval. et 100	
9.	Ioyaisl.	300 100
10.	Ianiai.	300
11.	Tarounna.	150 100
12.	Amainga.	200
13.	Daffa.	300 300
14.	Goughel.	100 100
15.	Maireb.	150 200
16.	Néganpé.	100 70
17.	El-Kebiré.	100 50

Quoique je n'aie pas pu me procurer des renseignements plus détaillés sur la population de ces Arabes, je pense que, quant aux femmes, aux enfans et aux domestiques, on peut compter trois individus pour chaque combattant, ce qui fera connoître la somme totale de la force de ces tribus. Il en résulte que les Bédouins du nord-est de la Libye pourroient mettre en campagne une armée de 13,000 hommes, et que leur nombre total, sans y comprendre les fellah ni les Arabes errant isolément, est de 30,000 âmes. Leur intérêt particulier et leur méfiance naturelle les portent à cacher la quantité de leurs bestiaux et des autres choses qu'ils possèdent ; mais les apparences donnent lieu de croire que leurs troupeaux de chameaux et de moutons sont très-considérables.

La forme de gouvernement des Bédouins, ou plutôt la nature des rapports de chaque tribu à son chef, est républicaine. Le cheikh ne jouit

que de considération personnelle ; lorsqu'on lui porte des plaintes , ou quand il faut décider des cas difficiles , le cheikh doit appeler à un divan les plus anciens de la tribu ; la majorité des voix y détermine ce qui doit être fait ; sauf les occasions où le pacha délègue à un cheikh , pour un certain temps , le pouvoir exécutif dans toute son étendue , par exemple , pour une campagne. Les cheikhs s'efforcent ordinairement de conserver , par artifice et par des présens , leur emploi dans leur famille.

Durant la domination des mamelouks , les tribus de la Libye se détruisoient les unes les autres par des querelles sanglantes ; car le droit du talion s'exerce parmi eux , la vengeance du sang n'y meurt jamais ; par conséquent , l'effet des ressentimens , auquel rien ne s'oppose , renouvelle sans cesse les meurtres. D'ailleurs , chacun de ces beys qui se faisoient continuellement la guerre entre eux cherchoit à attirer à son parti une ou plusieurs de ces tribus de Bédouins. Mais , malgré la dépendance dans laquelle ils sont tombés insensiblement , les Bédouins se considèrent encore comme les seuls maîtres du désert , et tyrannisent quiconque se soumet à leur pouvoir. Malheur à qui est obligé de craindre leur puissance , ou de fuir devant eux dans les combats !

L'habillement des fellah consiste ordinairement en une large culotte et une chemise de

toile bleue qui va du cou à la cheville; elle est attachée au-dessus des hanches par une ceinture. Leur tête est coiffée d'un bonnet qu'ils entourent quelquefois d'un morceau de toile blanche, ce qui ressemble à un turban. Au lieu de la chemise de toile, ils portent souvent une sorte de robe d'une étoffe grossière de laine, qu'ils fixent autour de la taille avec une ceinture ou un cordon. Parfois, ils n'ont, autour des hanches, qu'un morceau de cette étoffe, et du reste sont entièrement nus. En été, les petits garçons et les petites filles n'ont aucun vêtement, et ordinairement vont ainsi jusqu'à l'âge de puberté. Lorsque les hommes se livrent à un travail fatigant, dans l'eau et hors de l'eau, ils ont coutume de se dépouiller de tous leurs vêtements.

Les Bédouins font également usage de culottes larges; mais ils portent autour du corps une longue pièce d'étoffe de laine grossière, grise ou blanche; ou la nomme *haram*; ils l'arrangent de diverses manières; tantôt ils s'en enveloppent comme d'une robe, tantôt ils la roulent autour des hanches, ou bien la placent sur les épaules, ou la transforment en bonnet ou en turban. Pendant la nuit, elle sert, soit de couverture, soit de tente. Ils se coiffent d'un *tarbous*; rarement d'un turban; ils sont constamment armés d'un fusil; beaucoup ont en outre des pistolets et un sabre. Les cavaliers y ajoutent souvent une espingolle; les armes à feu

sont munies de baïonnettes, que les François et les Anglois leur ont fournies. Autrefois, les Bédouins fabriquoient eux-mêmes leur poudre; mais, depuis que le salpêtre fait partie du miri, le gouvernement la leur vend; ils la recherchent beaucoup, et savent fort bien distinguer la bonne de la mauvaise.

Un Européen qui veut faire dans le désert un voyage, dont l'étude des sciences est le but, ne doit pas se joindre aux caravanes ordinaires, parce que la régularité de leur marche; et la méfiance des hommes qui la composent empêchent de se livrer à des recherches. Nous avons donc agi sagement, en formant pour nous une caravane particulière; mes compagnons et moi, nous la composions; tous les Arabes étoient à notre service; mais quiconque, dans des circonstances semblables, se fie aux Bédouins, ne tarde pas à trouver en eux des maîtres plutôt que des serviteurs. Quiconque les a vus sous d'autres rapports, ne peut pas se flatter de connoître les enfans du désert. Le même Arabe qui, dans une ville et devant des supérieurs puissans, montre de l'humilité, souvent une soumission rampante, et qui trouve tout bien, sent son indépendance aussitôt qu'il entre dans le désert. Il sent qu'il a atteint son lieu de refuge qui lui est entièrement ouvert, et où toute puissance civile essaieroit en vain de le chercher. L'impunité le rend insolent

et inflexible. Le droit d'hospitalité lui assure partout le soutien de son existence; on lui donne aisément ce dont il a besoin; une poignée de dattes lui suffit pour le nourrir pendant une journée entière. Le menace-t-on, il répond par des menaces plus fortes, et regarde comme un droit de se débarrasser d'un ennemi par l'assassinat.

Les chameaux de notre caravane appartenoient au cheikh qui la conduisoit; nous étions dépendans de lui et de ses serviteurs, ce qui nous causoit beaucoup d'embarras. D'ailleurs, il en survient souvent que l'on ne peut prévoir. Dès le lendemain de notre départ d'Alexandrie, nos chameaux se dispersèrent de tous les côtés pour chercher de la nourriture; ils couroient avidement vers toute plante ou tout buisson qui leur en offroit; bientôt, ils furent séparés par un intervalle d'une lieue dans tous les sens. Aucun des Arabes ne prenoit souci de les conduire. Je ne tardai pas à me convaincre que les pauvres animaux n'obtiendroient d'autre pâture que celle qu'ils pourroient se procurer de cette manière insupportable pour nous, par le temps qu'elle nous faisoit perdre. Dès le premier jour, notre caravane ressembloit moins à une troupe qui voyageoit, qu'à un troupeau qui païssoit; avec cette différence pourtant qu'ordinairement, ce dernier est maintenu en ordre par le pâtre qui en a soin et qui empêche les animaux de s'écarter. Souvent, ce

n'étoit qu'avec beaucoup de peine que l'on réussissoit à ramener les chameaux. Notre cheikh restoit spectateur indifférent de tout ce désordre. Mes compagnons et moi, nous nous consumions en efforts inutiles ; donner des ordres, menacer ; n'aboutissoit à rien. Si nos gens faisoient marcher les chameaux, les Arabes se courrouçoient et devenoient insupportables ; il falloit céder.

Un matin, au moment où nous voulions partir, le cheikh nous annonça que, pendant la nuit, quatre chameaux s'étoient enfuis, et qu'il ne pouvoit se dispenser de les faire chercher. Nous attendimes avec impatience ; mais ensuite on vint annoncer que l'on n'avoit pu retrouver les animaux perdus, et qu'il étoit impossible de décamper avant qu'on les eût remplacés par d'autres que l'on iroit acheter à un camp d'Arabes peu éloigné. Je donnai de l'argent pour cela. Ni les chameaux perdus, ni les chameaux achetés ne parurent. Il étoit évident que le cheikh avoit, à dessein, envoyé les chameaux au loin pendant la nuit. Une journée entière fut perdue à négocier inutilement.

Un Maugrebin, nommé *Abou-Brik*, m'avoit été recommandé ; j'engageai donc à mon service cet homme qui pouvoit m'être fort utile. Le cheikh auquel il déplaisoit, l'avoit renvoyé le jour de notre départ d'Alexandrie. *Abou-Brik* alla trouver le consul de Tripoli, qui, après s'être

concerté avec M. Drovetti, lui dit de venir me rejoindre.

Son arrivée occasionna une contestation très-sérieuse avec notre cheikh qui refusa de l'admettre dans la caravane, sous prétexte que ce seroit contraire à son honneur de suivre un conducteur étranger. « Je saurai bien, ajouta-t-il, trouver moi-même la route; dans aucun cas, je ne déférerai aux avis d'un Maugrebin, ni ne le paierai. » Cependant, à Alexandrie, il s'y étoit engagé. Je lui déclarai à mon tour que ni mes compagnons ni moi nous ne nous fierions pas un jour de plus à lui, si cet homme ne venoit pas avec nous; je dis encore au cheikh qu'il falloit qu'il procurât tout de suite, à ses frais, un chameau à Abou-Brik, et qu'il lui comptât le salaire auquel il s'étoit engagé; que, dans le cas contraire, l'expédition étoit terminée. Mes compagnons accédèrent unanimement à mon discours; et, comme le cheikh continuoit à se montrer insolent et récalcitrant, je fis abattre les tentes et tout préparer pour rebrousser chemin.

Le cheikh furieux convoqua les anciens des Arabes à un divan; qui ne tarda pas à devenir orageux. Mal d'accord entre eux, ils se séparèrent deux fois, et reprirent autant de fois la délibération en se querellant, sans que nous ne pussions deviner quel en étoit le sujet.

Elle duroit encore , quand mon mamelouk , arrivant à la hâte , me dit qu'il étoit temps de prendre les armes. On entendoit les Arabes faire des propositions qui donnoient lieu de craindre des extrémités fâcheuses ; il étoit question de nous égorger , puis de s'enfuir sur le territoire de Tripoli. Nous prîmes donc nos armes , nous nous réunîmes , et nous attendîmes tranquillement l'issue de ces débats.

Notre sang-froid et nos mesures de prudence avoient imposé au cheikh et adouci sa fureur. Il vint amicalement à moi , offrit de prendre avec lui le Maugrebin , et de laisser à la décision des personnes qui avoient organisé la caravane la question de savoir s'il seroit payé par lui ou par nous ; et , dans le premier cas , il s'engageoit à lui faire un riche présent lorsque nous serions de retour à Alexandrie. Alors je conçus l'espérance qu'à l'avenir le cheikh se conduiroit mieux , sinon de plein gré , au moins par crainte.

De plus , à combien d'inconvéniens n'est-on pas exposé dans ces excursions , au milieu de régions où l'homme redoute sans cesse de rencontrer son semblable !

Le 16 octobre , entre Alexandrie et Siouah , nous eûmes sujet d'être alarmés et de craindre une attaque. Sur un long coteau qui s'étendoit devant nous , on aperçut des cavaliers qui jetoient en l'air du sable et de la terre ; ce qui ,

chez les Arabes, est le signal ordinaire de se préparer au combat. On réunit donc toute la caravane, qui, de même qu'à son ordinaire, étoit très-dispersée, et chacun s'arma. Heureusement, nos précautions furent inutiles, car aucun ennemi ne parut. Quelques-uns de nos Arabes prétendirent que cette alarme avoit été occasionnée par des hommes de leur propre troupe qui avoient essayé de voler des moutons à un troupeau voisin; de leur côté, les propriétaires avoient cherché à se défendre. Fort heureusement, on n'en vint pas aux mains; car il se trouva que toutes nos cartouches à balles avoient été placées dans nos coffres; ainsi, au moment du danger, nous étions sans armes. Cette affaire nous fit connaître que, dans une occasion sérieuse, nous ne pouvions pas espérer beaucoup du secours de nos Arabes. Dans le danger, les Bédouins se conduisent comme des enfans; ils sautent de côté et d'autre comme des maniaques, crient, tirent en l'air, et, en attaquant, font feu à une très-grande distance; de sorte qu'avec leur mauvaise poudre et leurs armes qui ne valent pas mieux, ils ne peuvent rien effectuer.

A mesure que nous avançons, la conduite de nos Arabes devenoit de jour en jour plus insupportable. Le cheikh s'éloignoit constamment de la caravane, et restoit souvent absent pendant un jour entier. Les Bédouins refusoient de nous

obéir, et se permettoient tous les désordres possibles. Jamais ils ne s'occupoient d'arriver de bonne heure aux puits et de remplir convenablement les outres ; ils faisoient aller les chameaux partout où il leur plaisoit, forçoient nos domestiques à en descendre pour s'y mettre à leur place ; buvoient notre eau et la laissoient couler ; il en résulta que , deux fois , nous fûmes privés d'eau pendant vingt-quatre heures ; quoiqu'il y eût de la chaleur fût excessive.

Le 27 octobre fut un de ces jours malheureux, notamment pour moi. Une ancienne blessure au bras, qui s'étoit rouverte quelque temps auparavant, me donnoit des inquiétudes, à cause du mauvais caractère qu'elle présentoit et des douleurs atroces qu'elle me causoit. Il fallut me résigner à passer quelques jours aux puits de Bir-Ouadi-Rahbia, où nous étions arrivés dans l'obscurité ; mais ce lieu étoit bien peu convenable pour y séjourner. L'eau étoit bonne, mais en si petite quantité, qu'en vingt-quatre heures elle en fournissoit à peine trois outres. Il n'y en avoit que pour les hommes ; il falloir envoyer les bestiaux s'abreuver à Bir-el-Kor, éloigné d'un jour entier de marche : une demi-journée étoit employée à puiser de l'eau, à cause de la profondeur des puits. Quand les animaux revenoient le troisième jour au camp, ils étoient de nouveau haletans de soif.

Par bonheur pour moi, il y avoit, à un mille du camp, un chevrier solitaire qui m'apporta tous les jours une bouteille de lait. Ce fut un grand soulagement pour ma santé. Quand nous partîmes, au bout de huit jours, je donnai à cet Arabe un couteau, une pièce d'or et une livre de poudre fine; ce dernier objet lui fut le plus agréable. Cet homme me dit qu'il n'avoit que deux chèvres dans son troupeau.

Je ne sais pas ce que je serois devenu sans le secours inespéré que ce pâtre me procura : j'en éprouvai bientôt l'heureux effet. Dans la nuit du 28 au 29, mon bras, qui s'étoit extraordinairement gonflé, se ressentit de l'influence des cataplasmes émoulliens dont je l'avois entouré; le dépôt qui s'y étoit formé creva, et je fus délivré de mes souffrances.

(La suite à un cahier prochain.)